

SEMAINE D'AGNÈS DESARTHE DANS LE JOURNAL LIBÉRATION

du samedi 27 juin au vendredi 3 juillet 2009

Parue le samedi 4 juillet 2009

SAMEDI

« Mais qu'est-ce qu'elle fabrique? » dit le hibou.

Minuit passé de quinze minutes. Je sors au jardin sous le ciel étoilé. Idéalement, il faudrait que je m'agenouille, mais l'herbe est déjà trempée de rosée. Je suis là pour prier. Prier que pendant la semaine que je vais passer à regarder le monde devant tout le monde, il ne se passe rien, ou alors très peu de choses. Un arbre, qui a l'air beaucoup plus haut qu'en plein jour, répand son ombre sur les pâquerettes refermées pour la nuit. Sur la plus haute branche, un oiseau nocturne penche son visage plat vers la terre. Qu'est-ce qu'elle fiche, cette bonne femme, debout, là, dehors? Est-ce qu'elle compte chasser des mulots?

Au matin, la photo du premier homme à avoir marché sur la lune sans le secours d'un scaphandre est en couverture de tous les journaux, sauf de *L'éveil de Pont Audemer* qui considère que la nouvelle de sa mort ne concerne pas directement les lecteurs normands.

Je passe de longs moments à examiner le visage de l'artiste, comme s'il y avait quelque chose à comprendre. Je poursuis ma lecture. Quelques pages plus loin, les avis divergent concernant le port de la burqa.

Je songe à la peur que j'ai eu la première fois que j'ai croisé, dans la rue, une femme entièrement drapée de noir, le regard grillagé. Ça m'a rappelé la terreur que m'inspiraient les masques des bourreaux dans les films en costume. Le plus souvent, si l'on se cache le visage c'est parce que l'on s'apprête à faire régner la terreur. En déroband ses traits à la vue des autres, on se protège, certes, mais on évite aussi le partage, on ferme le livre de la face, on se dérobe à la lecture.

Un résultat équivalent peut s'obtenir grâce à la chirurgie esthétique. Le visage de Michael Jackson est illisible. Moonwalker, femmes voilées, même combat?

DIMANCHE

« Damned » me dis-je.

Il est trois heures quinze du matin quand je sors de mon lit. La lumière de la lune inonde le salon. C'est à cause de *L'éveil de Pont Audemer* que je suis debout à cet instant silencieux où dorment les oiseaux. Quelque chose en moi, mon inconscient sans doute, s'est rappelé que *L'éveil de Pont Audemer* n'était pas un quotidien (bien qu'il en ait l'allure) mais un hebdomadaire paraissant le jeudi. Au moment du bouclage, Michael Jackson était encore en vie. Quant à savoir si l'équipe de rédaction aurait choisi d'en faire sa couv - la chronologie des événements eût-elle été différente - c'est une question qui restera à jamais sans réponse.

En route pour aller acheter le pain, j'entends à la radio que la messe sera dite par le père Lemoine. Quel nom exquis pour un ecclésiastique, songé-je. Je me demande si c'est un signe de modernité que de pouvoir écouter la messe à la radio... ou plutôt un signe d'archaïsme. Voici une deuxième question sans réponse, car je change de canal et j'écoute *Thriller*.

Un journal du dimanche m'explique que l'idole pop est morte à cause du surendettement. Michael Jackson, crise des subprime, même combat?

J'observe les flux migratoires des pachtounes rejetés par leurs voisins du sud, je lis un récit de vie concernant deux frères iraniens, un pro Moussavi, l'autre pro Ahmadinejad. Je me demande pourquoi les guerres sont presque toujours fratricides. Un des mes fils m'a dit un jour que se battre contre son frère, c'était meilleur que contre n'importe qui d'autre. Est-ce que c'est une réponse?

LUNDI

Michael Jackson est toujours mort

Retour sur Paris. Dans la voiture j'écoute un reportage sur un mariage afghan. Les futurs époux ne se sont jamais rencontrés. Un des invités se félicite que la fête ne soit pas mixte. Si les hommes et les femmes étaient ensemble, explique-t-il, il y aurait forcément des problèmes. Ça, c'est sûr me dis-je. Les hommes et les femmes ensemble, ça cause toujours du grabuge. Ce qu'il nous faudrait comme modèle social, c'est les Schtroumpfs. Les Schtroumpfs d'un côté et les Amazones de l'autre. Alors, bien sûr, il y a l'épineuse question de la Schtroumpfette. Mais bon.

Je note qu'on se méfie du désir. Voiler les femmes, séparer les deux sexes, comme s'il était impossible de se retenir. Ça me fait penser à Maddof.

Cent cinquante ans de prison, cela me paraît un peu long. J'ai envie de dire aux bernés: « fallait vous retenir ». Personne n'est obligé de spéculer. Personne n'est obligé de sauter sur une fille parce qu'elle porte une mini-jupe. Par exemple, moi, si Joël Sarkozy (comment ça, il ne s'appelle pas Joël?) me demande de lui prêter de l'argent en me promettant de me le rendre avec plus d'intérêts que n'importe qui, je dirai non. J'aime bien l'argent, mais je me retiens.

MARDI

Farah Fawcett aussi, dit la boulangère, avant de me donner une leçon d'écriture

Depuis ce matin, je pense que nous sommes jeudi. C'est sans doute à cause de ce journal dans le journal, qui a fait commencer ma semaine un samedi. Le temps - dont j'ai toujours pensé qu'il n'était qu'une illusion - confirme mes soupçons. J'ai vécu mon jeudi la veille du mercredi. Qui sait à quoi ressemblera mon surlendemain... Je me dis qu'il pourrait être libérateur de passer, pour une fois, la semaine dans le désordre. Ces espèces de prénoms collés à des tranches de vingt-quatre heures, me paraissent soudain d'un conformisme intolérable.

La boulangère trouve que j'ai l'air fatigué. C'est une autre façon de voir les choses. Une manière plus directe et plus efficace de les dire.

MERCREDI

Danseurs, prenez garde!

Suite et fin du BEPC (de nos jours, on appelle ça « le brevet »), attente des résultats du bac. Des bandes de jeunes gens traînent joyeusement dans les rues qui, surchauffées durant la journée, deviennent enfin accueillantes à la nuit tombée. Je remercie, parmi eux, ceux qui m'ont réveillée à quatre heures du matin, car j'ai pu ainsi profiter - moi qui, par sérieux, par épuisement, par peur, me couche avec les poules - de la douceur exaltante, de la magie secrète, du trafic enfin calmé sur le boulevard.

La fin du mois de juin. Est-ce que quand j'aurais quatre-vingt dix-huit ans mon cœur se gonflera encore en sentant le vent chaud balayer les soirées oisives qui suivent la fin des cours?

J'apprends ce matin la mort de Pina Bausch. Je ne l'ai jamais vue danser. C'est une erreur de ma part. À présent, je sais que cela me manquera toujours.

Je me demande si Farah Fawcett dansait bien. Trop bien sans doute, puisqu'elle est morte cette même semaine durant laquelle la faucheuse s'amuse à tailler dans les entrechats. Je songe que l'âme d'un danseur c'est son corps. Quand les danseurs meurent, ils meurent plus complètement, plus radicalement que les autres.

Je regarde des vidéos de danseurs. Je les vois retrouver la grâce des bébés, leur rapport au sol, l'énergie exubérante des enfants. Comme ceux dont ils traquent la gestuelle, ils n'ont pas de mots.

Cette contemplation me ramène à la question que je ne cesse de me poser: qu'est-ce qui nous arrive quand on grandit? Pourquoi cette déperdition? Pourquoi cette distorsion? Pourquoi cette corruption? Y a-t-il un prix à payer pour gagner le droit à la parole. Les animaux ne souffrent pas d'une décadence analogue, la grâce leur demeure. Est-ce la pensée qui nous abîme ainsi? Ou plutôt la conscience?

JEUDI

Illusions plus ou moins trompeuses

En début de semaine, j'ai lu qu'en France le moral des ménages était en hausse. Pour moi qui suis toujours à l'affût de bonnes nouvelles, c'était un exaucement (tiens, ce mot existe) inespéré.

M'aventurant au-delà du titre, j'ai quelque peu déchanté. Le moral était remonté, certes, mais il n'était encore qu'à - 37. Un moral négatif, donc.

Depuis lundi je m'interroge sur ce « moins » que je n'ai, tout d'abord, pas voulu lire. Je me disais « ah, oui, tiens, un moral à trente-sept, comme la température d'un corps, un moral ni chaud ni froid, en somme, » et cela me paraissait bien correspondre à l'asthénie légère, à la grogne sans indignation, à l'habitude du pire et au soulagement de constater que le pire-encore demeurait le fait de nos voisins moins bien lotis.

Mais en approfondissant le sujet, je n'ai pu négliger ce tiret qui change tout. Quand avons-nous atteint, pour la dernière fois, la valeur zéro? Je parie sur l'année 1978.

Aujourd'hui, nous sommes jeudi, c'est à dire, mardi puisque j'ai malencontreusement échangé le plus et le moins autour du nombril de la semaine. Je vis, par conséquent, un genre de mardi en descente.

Michael Jackson ne sera pas enterré à Neverland, sa « Terre de jamais », un nom bien triste quand on y pense, désignant le pays de l'inaccompli et du renoncement *a priori*, comme une réponse angoissé au Nowhere Land (terre de nulle part) des Beatles.

Michael, le never man, l'homme de jamais, ou celui qui ne sera jamais homme, succède au nowhere man. La négation angoissée du temps contre l'utopie internationaliste d'un citoyen qui ne connaît pas de frontières. Les années 80 contre les années soixante. Le moral du monde n'est pas en hausse, et je me demande ce qu'en pense Peter Pan, habitant originel de Neverland, le pays où les enfants ne grandissent pas, créé par James Matthew Barrie juste avant la première guerre mondiale. Parfois, on a le sentiment qu'il faudrait faire machine arrière, ou du moins, arrêter ou ralentir. Mais non, ça tourne. Ivresse et effroi.

VENDREDI

Plutôt plus que moins

Le long du trottoir, une voiture bleue tamponne par l'arrière une voiture orange. Les conducteurs gardent leur calme. La voiture orange, légèrement projetée vers l'avant, recule, d'abord doucement, puis plus franchement et enfonce le pare-choc avant de la voiture bleue. Les hommes au volant se font des signes absolument pas obscènes. Les passants, observent, déroutés. La voiture bleue recule à son tour, fait ronfler son moteur et s'élanche contre le pare-choc arrière de la voiture orange de toute la puissance de ses cylindres. Choc. Transmission de l'énergie cinétique, la voiture orange file et s'envole. Elle monte soudain vers les premières feuilles des platanes, sur la rampe d'un camion transporteur de véhicules. Ce n'est pas un accident, c'est du travail. Ce ne sont pas les auto-tamponneuses, c'est la casse.

Nous sommes si habitués à la violence des villes qu'un instants, nous, les badauds, avons envisagé qu'une bataille était en cours, une bagarre de rue avec tôles interposées.

Nous sommes, me dis-je, prêts à tout, naïfs, indifférents, familiers du mal et stupéfiés par le bien.